

LE VIEUX JARDIN.

Oh ! combien j'en avais réjoui mes prunelles,
Du vieux jardin fleuri sous le baiser des cieus,
Du jardin gazouillant ses chansons éternelles,
Plein de rires d'enfants et de soupirs d'aïeux !

Des lilas lutinaient de leurs mauvies corbeilles
Une ombreuse tonnelle aux attrails enjôleurs ;
Et l'on sentait le soir ces nocturnes abeilles,
Les autres fraternels, butiner sur les fleurs.

Les noisetiers, fêtant leurs vertes épousailles,
Inclinaient dans la nuit leur vieux front trébuchant
Et jetaient leurs baisers à travers les broussailles,
Avec un bruit naïf de lèvres se cherchant.

Mais un jour, — oh ! la vie à des heures moroses ! —
Un autre a pris ce clos où nous aimions courir,
Nos rosiers en sont morts avec toutes leurs roses,
Et nos houx sont tombés pour ne plus re fleurir !

... Telle est aussi notre âme : un vieux jardin qui rêve,
Où rires et soupirs ont mêlé leurs accords,
Plein d'automne et d'avril, plein de sursauts de sève,
Plein de lilas fleuris et de vieux rosiers morts.

Voici le vieux sapin de joyeuse endurance ;
Là, les bruns noisetiers près de la vieille tour ;
Ici nos souvenirs, et là notre espérance
Dont l'hymne vague et doux pleure et rit tour à tour.

C'est un bruit de baisers, de chansons et d'abeilles,
Une musique ailée aux bruissements fous !
Oh ! gardons pour nous seuls, et vierges, les corbeilles
De ce jardin, fleuri de rosiers et de houx !

Car si quelque étranger menait ses pas moroses
Vers ce seuil trop intime où nous venons souffrir,
Nos rosiers en mourraient avec toutes leurs roses,
Et nos houx tomberaient pour ne plus re fleurir !



Mondanités.

M. et Mme Emile Allgeyer et leurs enfants embarqueront le dix-huit mai pour l'Europe où ils vont passer l'été.

M. et Mme Martial Lapeyre et leur famille prendront bientôt possession de leur résidence d'été à la Baie St Louis.

M. et Mme Norvin Harris et Mlle Belle Harris partiront cette semaine pour le Kentucky où ils vont passer l'été.

M. et Mme Henry Beer se sont embarqués pour l'Europe jeudi dernier.

Mme Walter Flower est de retour d'un court séjour à Covington.

M. et Mme T. S. Witherspoon séjourneront à la Passe Christian pendant la chaude saison.

M. et Mme Charles Abnon de Lima partiront mardi pour New York.

Mme Albert Mackie fait des invitations pour une partie de "bridge-whist" jeudi après-midi le 16 mai.

M. et Mme J. E. Merrill font partir des bandes de leur fille Louise avec le Dr George Tusson. Mlle Merrill qui est une charmante et jolie femme a été une des débutantes les plus admirées de la saison dernière.

Mme Locke Breaux va donner mercredi après-midi à sa résidence de la Passe Christian, une partie de bridge-whist à laquelle participent nombre de personnes de notre ville.

M. et Mme Hugh de Lacey Vincent passeront l'été dans les environs d'Asheville, C. du N.

Samedi dernier, Mme William Perry Brown a donné un "bridge-whist" dont les prix, des éventails en bois de santal, ont été gagnés par Mmes D. H. Chaffe, Robert Guérard, J. M. Burquière, T. H. McCarthy, George H. Dunbar. Parmi les personnes présentes : Mmes W. C. C. Claiborne, R. C. Perkins, Philip St-George Cooke, A. Meclilan, F. T. Copp, W. H. Dickson, D. H. B. Chaffe, Randall Dugut, Alfred Le Blanc, Emile Christ, C. M. Sorin, W. T. Jones, J. E. Woods, Mlle Pasteur.

M. et Mme A. Marchal annoncent les fiançailles de leur fille Alice avec M. Emile P. Vallée. Le mariage aura lieu au commencement de juin.

Mme Samuel Trufant passe quelque temps à Bienville.

Mme H. W. Nott et sa fille Mlle Kate Nott partiront très probablement le mois prochain pour l'Europe où elles rejoindront Mlle Emma Nott qui est actuellement à Paris.

Mme Alfred Page a reçu mercredi après-midi le club de "bridge-whist" dont elle est membre. Les prix, de fort jolis sujets peints par Mlle Lucie Darcantel, ont été obtenus par Mme W. C. C. Claiborne et Mme Louis Landry.

M. et Mme Richard McCall de la plantation McManor ont passé quelques jours à la Nouvelle-Orléans la semaine dernière.

M. et Mme Pères et leur fille partent le dimanche pour la France où ils vont passer quatre mois.

Mme J. J. Lobrano a regagné sa demeure à Fort Gibson, Miss.

M. et Mme Henry Maloché qui vont passer la chaude saison à Covington occuperont l'hiver prochain la résidence qu'ils ont achetée avenue de l'Espérance près Miró.

Mlle Gertrude Monroe est actuellement à la Passe Christian.

Mme W. Libby et Mlle Edith Libby ont réuni à un lunch sans cérémonie au Country Club, mercredi après-midi, Mmes Charles Abnon de Lima, Mme W. Dufour et Mlle Léa Burthe.

Le mariage de M. Charles Denney avec Mme Jeannette Frank de Natchez sera célébré mardi, le 14 mai.

M. et Mme Robert Moore et leur famille vont passer l'été à New London, Conn.

Jeudi soir à 5 heures, aura lieu à l'église St Vincent de Paul, le mariage de Mlle Isabel O'Neil avec M. Philip Joseph Covaert.

M. et Mme Auguste Tété et leur famille sont installés à la Passe Christian pour tout l'été.

Mlle Ethel et Louise McGehee, Mlle Eleanor Pierson, Mlle H. D. McCown et M. Scott McGehee, sont au nombre de ceux qui ont assisté au mariage de Mlle Gladys Moody et de M. Schaumburg McGehee qui ont célébré hier après-midi, à la résidence de M. et Mme Edg. N. Howard Moody, à la Baie St-Louis.

Mme Louise Stone Borst part aujourd'hui pour la Baie St Louis et séjournera quelque temps dans cette ville d'eau avant de se mettre en route pour l'Europe où elle va voyager pendant plusieurs mois.

Mme William Keenan et son fils sont arrivés de la Mobile et sont les hôtes de Mme R. B. Logan.

Mme Henderson Barkley passe quelque temps chez sa mère Mme John T. Hardie.

Les Intellectuels Assassins

Marzo et Georges, que le jury de l'Ain, jugeant sagement, vient de condamner à mort, ne sont pas d'impulsifs obourneurs, des brutes illettrées comme les Dumollard, les Collignon, les Marchandon, ou même des monstres doublés de fous comme Payavoine et peut-être Sollelland. L'un et l'autre se piquent de connaître au moins un peu d'histoire. Marzo a écrit à Georges une lettre lue à l'audience, où il parle de 1793, avec l'espoir de voir revenir cette date, qui permettra aux "amincées" de s'embrasser à Lyon. Et il a prouvé assez bien tournée sur les bienfaits de l'anarchie.

Cet intellectuelisme chez les assassins a dans l'histoire des crimes de nombreux précédents. Le sombre gremlin qui devait "saigner" la septuagénaire Mme Chardon et le garçon de cuisine Genevay avait manifesté de bonne heure du goût pour les études classiques au collège de Saint-Chamond, et plus tard à celui de Chambéry. Cette culture universitaire se traduisait plus tard par une épitre spirituelle en vers adressée à Altaroche, du "Charivari," qui s'était attribué la paternité d'une chanson amusante sur laquelle Lacenaire vendiquait — lui, déjà voleur professionnel, sortant de prison — un droit de priorité :

Je suis un voleur, un filou,
Un scélérat, je le confesse,
Mais quand j'ai fait quelque basse-œuvre,
Hélas ! je n'avais pas le sou.
Un pauvre et grand appétit
Faut bien être tenté du diable,
Mais pour ne voler un esprit,
Étes-vous donc si misérable ?

La littérature de Lacenaire n'est affirmée encore par un certain nombre de pièces de vers, entre autres vingt-deux chansons publiées après son exécution. Ce bagage poétique a été éloquentement protesté contre les prétentions de Lacenaire à se dire "noanrisson des Muses :

... Tuer sans combat, égorgé,
Ramasser un écu dans le sang d'une vieille,
Et pouvoir dire après : Je suis poète.
(sic) Non !

Lacenaire a été exécuté en 1836. Les honnêtes gens frissonnaient encore au souvenir des forfaits de cet assassin lettré, quand le bruit courut dans Paris qu'on venait d'arrêter, sous l'inculpation d'empoisonnement, une femme des plus remarquables par la vivacité d'esprit et l'érudition. C'est au commencement de l'année 1840 que Mme Lafarge eut à se débattre contre l'accusation d'avoir voulu tuer son mari en lui faisant avaler de l'arsenic dans un lait de poule et dans un gâteau. On sait que l'héroïne du Glandier, comme on l'appela en ce temps, fut admirablement défendue aux assises par Lachaud, qui tomba, dit-on, amoureux de sa cliente ; mais elle était de taille à soutenir admirablement elle-même sa triste cause. Ses mémoires sont un chef-d'œuvre d'argumentation captieuse. Et l'on ne saurait dire qu'ils aient été arrangés par quelque collaborateur anonyme, car c'est en prison — elle avait été condamnée aux travaux forcés à perpétuité — qu'elle les rédigea, chapitre par chapitre. Nul n'ignore que Napoléon III, à la lecture de ce plaidoyer souverainement aïroit, sans ornerie tout à fait à une erreur judiciaire, fut pitié de l'empoisonneuse et lui permit d'aller mourir, à peu près libre de sa peine, aux bains d'Ussat. Mme Lafarge n'a pas écrit seulement ses mémoires. La plume à la main, elle aura été également la Silvio Pellico des crimes de droit commun, car ses "Mémoires de prison" révèlent une délicatesse de sentiment et de style qui les fait lire agréablement, même après "l'miei Prigioni."

Oh ! l'Intellectualisme du docteur La Pommerais s'affirma victorieusement, ce ne fut pas dans un ou plusieurs écrits, c'est dans la conception subtile et l'exécution savante de ses forfaits. Les combinaisons ourdies par lui en vue d'extorquer de l'argent à des compagnies d'assurances, avec la complicité d'une amie dont il était aveuglément épris, sont du meilleur Balzac. L'auteur de "Vautrin" n'a rien trouvé de plus ingénieux que ces tractations successives autour des polices prises au nom de Mlle du Paux, endossées par cette dernière, des reconnaissances d'une somme de cinq cent cinquante mille francs d'assurances, euh... de ce testament flétrissant l'égarement universel de ladite Mlle du Paux. La "bonne crime," comme disait J.-J. Weiss, apparaît surtout dans la façon douce de païr dont le misérable manie sa drape. Mlle de Paux oroit fermement "carotter" les

compagnies d'assurances en trompant les médecins sur son état de santé. Elle écoute docilement La Pommerais, qui lui dit : "Prenez cette potion. Elle vous procurera une agitation qui donnera le change aux docteurs." Or, cette potion, c'est le poison. On sait le reste et comment la digitaline retrouvée à l'autopsie témoignait contre La Pommerais impérieusement. Le scélérat a laissé aux contemporains qui ont suivi son procès et à M. Oscar de Vallée, qui soutint l'accusation, le souvenir d'une intelligence remarquable. Ses pairs, au surplus, lui reconnurent à l'audience une vraie valeur professionnelle.

Mais le type le plus complet d'assassin intellectuel est très récent. La cour d'assises du Gard a eu tout dernièrement à juger un assassin de dix-huit ans, jeune normand, lequel, écrit Me Olauzel, avocat à Nîmes, dans la "Réforme Sociale," a raconté son crime en ces termes :

"Je suis un intellectuel. Mon beau frère était un paysan. Notre professeur de géographie nous avait donné, comme devoir de vacances, à faire la monographie de notre commune. J'avais résolu de faire un chef-d'œuvre. Mais mon beau-frère exigeait que je l'aidsse dans les travaux de vendange. Cela ne me convenait pas. Je l'ai visé comme un lapin et tué."

À l'audience, le mentrifier a dit regretter son crime, mais seulement parce qu'il voit "quelles vont être pour lui les conséquences épouvantables." Avec le même cynisme, quand on lui demande : "Avez-vous tué Léontine — c'est la sœur de son beau frère — si elle s'était à vous certain soir à portée de votre main ?" il répond froidement : "Net !"

Ce jeune coquin, au cours des débats, ayant été déclaré intelligent et raisonnable par ses juges, comme par les médecins, la cour d'assises n'a pas hésité à lui donner vingt ans de travaux forcés.

À notre humble avis, elle a été trop indulgente. C'est surtout en se montrant impitoyable pour les assassins intellectuels que la justice sera utile à la société.

Rosalie m'avait dit : "Moi, je n'épouserai qu'un homme qui aura fait quelque action d'éclat et qui sera décoré." Une médaille de sauvetage me parut honorable.

Pendant cinq mois j'étais sur les berge de la Seine. Plusieurs personnes se jetèrent à l'eau presque sous mes yeux. Je ne pus profiter de ces occasions. Je ne sais malheureusement pas nager, et je devais attendre qu'on "désespérât" de bonne volonté plongé tout près du bord, pour pouvoir le repêcher sans danger.

Je résolus donc de rechercher la gloire sur la terre ferme. Après trois années perdues à glisser ma canne entre deux rayons d'une bicyclette en marche, à tendre des crocs-en-jambe à de vieilles dames impotentes, à passer délicatement de petits enfants sous des voitures, ou un mot à solliciter sept cent vingt-trois caresses tropes dont, hélas ! je ne profitai pas, je commençai à croire que je n'épouserai jamais Rosalie.

Je me promenaïs hier, rue de Longchamp. Tout à coup, un grand cri attira mon attention. Intrigué, je me retournai. Oh ! bonheur ! c'était un vieux monsieur qui venait d'écraser un chien qui gisait à terre, la jambe droite brisée.

Lorsqu'un accident de ce genre se produit dans une rue déserte, la première chose à faire est de ne pas bouger. Vous restez au bord du trottoir attendant que la malheureuse victime, que vous plaignez bien sincèrement, ait attiré par ses cris une vingtaine de personnes qui arrivent de tous côtés, en courant. Et quelquefois même un agent, qui arrive tout doucement.

Le vieux monsieur — qui essayait en vain de se relever — possédait une superbe voix de basse, de nombreux passants accoururent. Je m'avançai. Je dis que j'avais assisté à l'accident. Je donnai des détails. Une dame me félicita. Tout ceci d'ailleurs ne dura pas très longtemps, et, moins de trente minutes après, nous nous occupâmes de la victime. Un jeune homme m'aïda à relever l'aimable vieillard. (Il y avait vraiment des âmes charitables. J'apprie par la suite que ce philanthrope avait débarrassé notre victime de quelques objets qui auraient pu gêner sa marche — en particulier, une petite pochette en cuir qui affectait la forme d'un porte-monnaie, etc.)

Nous nous dirigeons vers le poste de police le plus rapproché.

THE GREAT Atlantic & Pacific TEA COMPANY. Phones 47 & 74

ACHETEZ DU LARD A ces Prix

SWIFT'S SILVER LEAF	FAIRBANK'S LARD
Seau de 3 livres..... 40c	Seau de 3 livres..... 25c
Seau de 5 livres..... 65c	Seau de 5 livres..... 35c
Seau de 10 livres..... 1.25	Seau de 10 livres..... 70c
Seau de 20 livres..... 2.45	Seau de 20 livres..... 1.40

Nous Sommes à la Tête des Prix Réduits du Sacre.

1093-1095 RUE DU CANAL, 1000 rue Drouot, 1006 rue Bayard, 6038 rue Magenta, 3104 rue Wagram, 105 rue Camp, 624 rue Franklin. Département d'Importation et d'Exportation, 515 rue Becquet. JOHN TEA DELANEY, Gérant.

Je pensais à Rosalie. Je pensais à ma décoration.

Le vieillard se tourna vers moi et murmura :

— Je vous remercie bien, monsieur... Vous pouvez me laisser maintenant, je vais réparer ma jambe.

Je songeai que la forte commotion qu'avait reçue ce pauvre homme avait dû quelque peu ébranler son cerveau. J'affirmai mon bras sous le sien, et nous continuâmes.

Enfin je le tenais, cette décoration !

Le monsieur reprit :

— Je vous ai prie de me le ch... Je vous l'ai déjà dit : je voudrais réparer ma jambe.

Il ne faut pas contrarier les fous. Je répondis :

— Oui, mon ami, oui... tout à l'heure.

Je pressai le pas, désirant arriver au commissariat, avec ma victime, avant que sa crise ne devint dangereuse.

Le pauvre fou, refusant d'avancer, s'arc-bouta contre un mur :

— Ouï ou non, aïlez vous réparer votre jambe ! C'est la dernière fois que je vous demande poliment de me lâcher. Je ne veux pas risquer de la traîner davantage.

Je essayai de l'entraîner. Il se fâcha. J'insistai. D'un violent coup de poing, administré à droite et à gauche, il m'envoya, mon compagnon et moi, rouler à quinze mètres.

De ce poste d'observation que je n'avais pas choisi, je vis ma victime relever lentement la jambe droite de son pantalon, déplacer sa charnière, mettre une vis, puis laisser retomber son pantalon et reprendre d'un pas alerte la route dont nous l'avions deviné.

C'était bien ma veine. Ce vieux monsieur avait une jambe excellente, articulée, avec monture de luxe.

CUISINE. Cramiques.

Pour confectionner cette sorte de pâtisserie qui est une sorte de brioche belge, on tamise un kilogramme de farine dont on retire 250 gr. que l'on dispose en une fontaine, au milieu de laquelle on met 100 gr. de levure. On délaye cette levure avec de l'eau tiède en quantité suffisante pour ensuite former avec la farine une pâte mollette que l'on dispose dans une petite terrine et on place celle-ci dans un endroit de douce chaleur où on laisse lever ce levain.

D'autre part, on dispose le restant de la farine en une fontaine, au milieu de laquelle on met 50 gr. de sel fin, 60 gr. de sucre en poudre et un peu de lait tiède pour faire dissoudre le sucre et le sel ; on y ajoute alors 250 gr. de beurre préalablement bien manié, puis quatre œufs. On pétrit ensuite le tout ensemble tout en y ajoutant par petites parties la quantité de lait nécessaire pour obtenir une pâte demi-ferme, c'est-à-dire ni molle, ni ferme, mais qui doit être bien lisse et avoir assez de corps.

On dresse alors cette pâte en en enfilant à moitié des moules, de forme carrée et légèrement beurrés. Avec un linge lainé on couvre ces moules qui, placés dans un endroit de chaleur douce, où on y laisse lever leur contenu, à l'abri de l'air. Lorsque la pâte dépasse les bords du moule on passe sur le dessus un pinceau trempé dans du lait sucré et on fait cuire dans un four chaud les cramiques que l'on démolue une fois cuites, sur un clayon ou un tamis, où on les laisse refroidir.

Goûts à la Fécampole

Nettoyer 2 litres de miel que l'on fait cuire avec un verre de vin blanc et un demi-verre d'eau additionnés de sel et de poivre, puis additionnés d'un oignon émincé, persil, thym et laurier. Passer cette cuisson et s'en servir pour délayer un roux blond fait avec 40 gr. de beurre et 30 gr. de fa-

me. Lier cette sauce avec deux jaunes d'œufs mélangés avec 50 gr. de crème douce.

D'autre part, faire pocher huit œufs, les dresser sur croûtons frites au beurre et rangés sur plat chaud. Entre chaque croûton déposer un petit bouquet de moules cuites et égouttées. Napper avec la sauce le dessus de ces bouquets de moules et les œufs — sur lesquels on place une petite rondelle mince de truffe préalablement trempée dans de la glace fondue. Entourer les bords du plat avec un cordon de glace de viande.

NIDS VIDES.

Par la fenêtre ouverte au soleil d'hiver — tandis que le feu flamboie dans la cheminée — les rayons viennent passer dans le ciel les nuages, lents, lourds, avec des ombres d'énormes bêtes blanches qui se seraient roulées dans la neige et se laverait dans l'eau.

La pente de la rivière bruisse comme du satin fin, le profond silence, entre les suquettes des arbres, de la large allée plate, jusqu'au bassin qui avait fait un peu incliné, d'un très fin croisement bien, les collines, les bas, où s'élevaient sous la brume des forêts de branches grêles, faisaient un brouillard infiniment vague, si frais ; et les flammes des bûches, entre les tentures, mettaient autour d'eux, tout près d'eux, une chaleur intime de boudoir. Ils étaient chez eux, en présence de tout l'espace. Là, toute la nature, les yeux seuls. Comme c'est beau, l'immensité céleste, si pure et si saphirine que, parfois, on attendait à voir des anges transparents ! Comme c'est doux le reconnaître ment tendre de deux cours dans l'étroitesse caressante de la cheminée, les petits paradis virent bien les grands ciels. Mais, parqué quelle pouille l'hygiène de l'innocence. — Ah ! mauvais ! — jusqu'à l'ingénuité parfaite, c'est ce prit à dire, tout à coup, avec un petit coup de poing sur la table :

— Je veux aller déchirer des œufs dans les bois.

Il ne lui objecta point que c'était l'hiver, qu'il n'y avait pas de feuilles aux arbres ni d'oiseaux dans les nids. Il avait décidé à tout temps perdu l'habitude de l'être, même en pensée, aux caprices de l'atmosphère, à chacun de ses lèvres de Juliette il disait : "Monseigneur !"

Bienôt, écumottée de fourrages, elle courut, lui la suivant, le long de la pâle allée, et quand ils furent dans les bois, fait de noires ramilles et cliquetant sous le vent et le soleil froid et elle chercha des nids dans les broussailles et dans les rameaux bas, avec de petits bouquets et des cris de fillette. Des nids, elle en trouva, mais sans oiseaux, ces nids de l'ancien printemps, où ne restait pas même une plume. Elle chercha encore ; pas un pauvre petit pinon sans duvet, pas une fauvette à demi nue, qui grelotte, en ouvrant son bec jaune.

— Ah ! oui, dit-elle, c'est que nous sommes en février.

Puis elle ajouta, en se penchant tout court, lui, caressante, l'air d'un enfant qui a peur d'être battu : "Je suis bien sotte, n'est-il pas vrai, et je suis sûre que vous vous moquez de moi ?"

Mais il répondit avec la mélancolie des chers espoirs déçus :

— Ah ! je le droit de rire de vous, Juliette, moi qui, sous la neige de votre cœur vide et glacé comme un nid d'hiver, guette depuis si longtemps, en vain, l'éveil de l'oiseau d'Amour !

Dans un café des boulevard, où quelques ramiers de violon orginent les nerfs de la clientèle, on présente à l'un de nos compositeurs, pince sans-rire, le pinceau de quête portant déjà quelques pièces et gros sons.

— Pour la musique, monsieur, dit le quéteur.

Alors le compositeur, riant la recette :

— Ah ! du moment que vous donnez des dommages-intérêts, c'est supportable.

Bon-Bons, Chocolats ET CANDIS FRAIS TOUS LES JOURS.

Le Premier Magasin de Candis à la Nouvelle-Orléans.

Lucas & Haemes

833 Rue du Canal.

Phones Main-122. Main-2146-L.